

Je vous assure que tant que les chrétiens ne furent pas en danger, ma captivité ne fut pas douloureuse. J'attendais la mort avec résignation, sachant que ma mort était le salut de nos fidèles; les mandarins alors auraient bien été obligés d'agir — mais quand je vis Yu-Man-Tzé se mettre en marche, les mandarins le laisser agir et refuser de lui livrer bataille dans la cainte, disaient-ils, que Yu-Man-Tzé ne me tuât : Oh ! alors, je fus saisi d'une tristesse mortelle; je ne voyais plus de salut pour nos pauvres chrétiens. Pour moi, mon sacrifice était fait, car pendant les deux cents jours de ma captivité, je ne crus jamais un seul jour devoir en sortir. J'étais comme cette mère dont les actes des martyrs racontent l'histoire : elle fut condamnée à voir mourir tous ses enfants, puis à mourir ensuite; mais au moins elle avait eu la consolation d'exhorter ses enfants au martyre, à moi cette consolation même était refusée. Je n'avais pas le droit de voir et d'exhorter les chrétiens à la mort. Je ne pouvais qu'entendre de loin leur interrogatoire et leur condamnation à mort. — Arrivés à Ma-Frad-Tchang, grosse station chrétienne située à trois lieues de Long-Thouy-Tchen, les gens de Yu-Man-Tzé se dispersèrent par petites bandes, envahirent les maisons des chrétiens, firent main basse sur tout ce qui s'y trouvait, puis mirent le feu aux maisons, en deux heures tout fut détruit et brûlé. Si l'on trouvait un chrétien, on l'enchaînait de suite et on l'ammenait à Yu-Man-Tzé pour y subir un jugement; puis quand tout était pillé et que les maisons flambaient, les bandits s'en revenaient au marché préparer leur dîner et raconter leurs exploits. Ces héros comptaient comme autant de victoires les maisons abandonnées qu'ils avaient brûlées. On vendait aussi le fruit du pillage. Toute la population était convoquée à se réunir en un endroit déterminé et l'on donnait les objets aux plus offrant; tout était vendu à un prix dérisoire. Le riz se vendait 300 sapèques, au lieu de 3 lig (3.000 sapèques) son prix ordinaire. On obtenait pour quelques centaines de sapèques des habits qui valaient bien 7 à 8 lig. Beaucoup de païens on fait fortune en achetant ainsi les objets volés aux chrétiens. Ce qui ne pouvait se vendre, était impitoyablement brûlé afin qu'il ne restât rien, absolument rien aux chrétiens à leur retour.

Yu-Man-Tzé ne perdait pas son temps. Après avoir reçu les félicitations et les encouragements des chefs francs-maçons de l'endroit, il sortait et haranguait la foule. Les harangues de ce porteur de charbon métamorphosé en tribun chef de révolte n'étaient pas variées. « Les temps sont changés, disait-il en substance. Jadis, quand je détruisais les oratoires et brûlais les maisons des chrétiens, j'étais presque seul; personne ne venait à mon secours. Aujourd'hui on commence à comprendre que la destruction du christianisme est devenue une œuvre nécessaire, si l'on veut le salut de l'empire. Tsiang-Tsan-Tchen est à Gan-Io et de là se dirigera sur Ochey-Tou, Tang-Young-Fun se dirige sur Lou-Tchéou et le Sutchouan Méridional, moi j'irai à Tchong-Kon. — Aucun chrétien ne peut donc nous échapper. »

« La destruction du christianisme achevée dans la province,